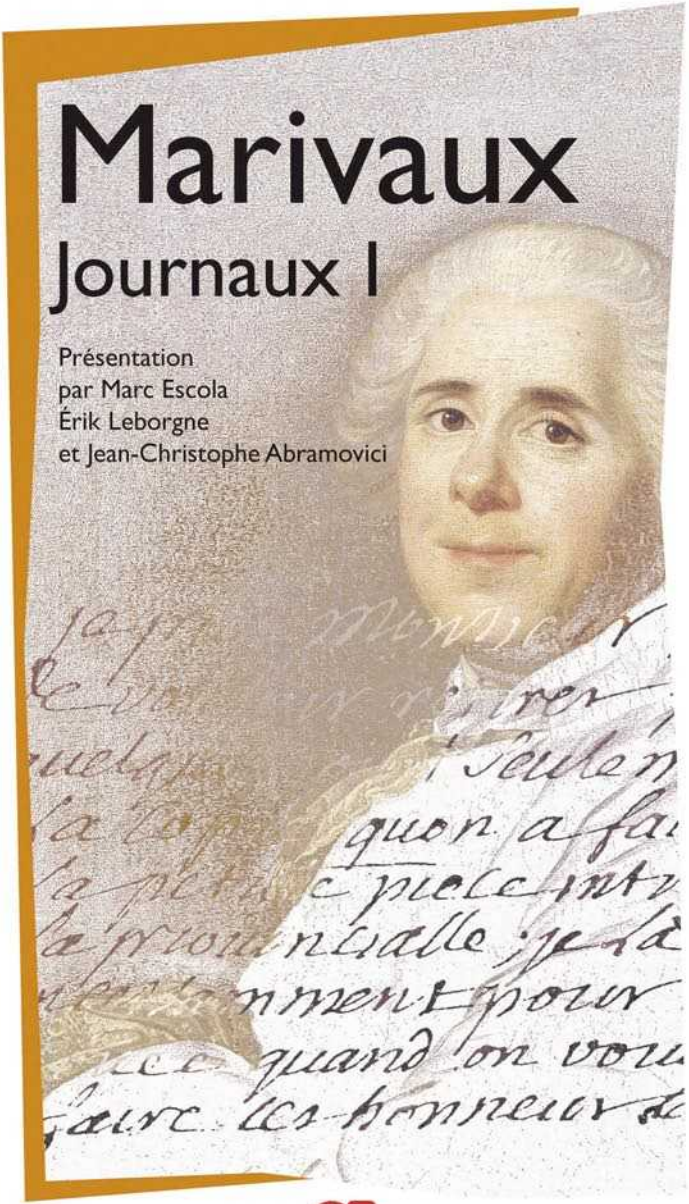
Marivaux

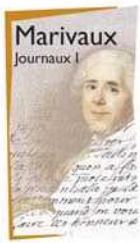
Journaux I

Présentation
par Marc Escola
Érik Leborgne
et Jean-Christophe Abramovici



Extrait de la publication

Marivaux
Journaux I
Le Spectateur français
Lettres contenant une aventure
Caractères des habitants de Paris



Sait-on que Marivaux, romancier et dramaturge de renom, fut aussi « journaliste » avant la lettre ? Il collabora pendant près de quarante ans aux périodiques de son temps, et créa plusieurs journaux dans lesquels il exerça seul sa plume. Le premier tome de cette édition met à l'honneur le plus célèbre d'entre eux, *Le Spectateur français*, publié sous forme de « feuilles volantes » de 1721 à 1724. Un narrateur misanthrope, spectateur désabusé de l'espèce humaine, y croque sur le vif les excès de l'amour-propre chez les grands, les riches, les coquettes, les savants et les auteurs, tout en insérant dans ses commentaires lettres, mémoires, et histoires fictives. Dans les *Lettres contenant une aventure* et les *Caractères des habitants de Paris* publiés dans le *Mercure* entre 1717 et 1720, Marivaux mêle réflexions, anecdotes, saynètes, et use d'une arme plus puissante que la satire pour châtier les mœurs de son temps : l'humour.

Présentation, notes, variantes, chronologie
et bibliographie par Marc Escola, Érik Leborgne
et Jean-Christophe Abramovici

Texte intégral

Illustration :
Virginie Berthemet
© Flammarion,
d'après un portrait
de Marivaux
© Roger Viollet

editions.flammarion.com

GF
Flammarion

10-IN Création Studio Flammarion

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

JOURNAUX I

Extrait de la publication

Du même auteur
dans la même collection

La Dispute. Les Acteurs de bonne foi. L'Épreuve
La Double Inconstance
La Fausse Suivante. L'École des mères. La Mère confidente
Les Fausses Confidences
L'Île des esclaves
L'Île des esclaves. Le Prince travesti. Le Triomphe de l'amour
Le Jeu de l'amour et du hasard
Journaux (2 tomes)
La Vie de Marianne
Le Paysan parvenu

MARIVAUX

JOURNAUX I

Choix de textes, présentation,
notes, variantes, lexique,
chronologie et bibliographie
par
Marc ESCOLA, Érik LEBORGNE
et Jean-Christophe ABRAMOVICI

GF Flammarion

Extrait de la publication

Professeur à l'Université de Valenciennes, Jean-Christophe Abramovici est l'éditeur de plusieurs des œuvres de Diderot, de Sade (*La Philosophie dans le boudoir* dans la collection GF-Flammarion) et d'Andréa de Nerciat. Avec Patrick Graille, il a proposé en 2009 une édition des *Cinquante lettres de Sade à sa femme* (Flammarion).

Marc Escola est professeur de littérature française à l'Université Paris VIII. Il est l'auteur de plusieurs essais sur les formes brèves de la littérature morale (La Bruyère, La Fontaine, Perrault). Aux éditions Flammarion, il dirige la collection « GF-Corpus/Lettres », il a fait paraître plusieurs éditions de pièces classiques (Corneille, Racine) et une anthologie de *Nouvelles galantes du XVIIe siècle*, ainsi qu'un essai sur *Le Tragique*. Il est par ailleurs l'un des animateurs du site Fabula (www.fabula.org).

Erik Leborgne enseigne la littérature française à l'université de Paris III. Auteur des *Figures de l'imaginaire dans le Cleveland de Prévost* (Desjonquères, 2006), il a également édité plusieurs textes classiques, notamment aux éditions Desjonquères (*Les Malheurs de l'amour* de Mme de Tencin, *Mémoires de Montbrun* de Courtilz de Sandras) et dans la collection GF-Flammarion (*La Jeunesse du Commandeur* de Prévost, les *Rêveries du promeneur solitaire* et les *Dialogues. Rousseau juge de Jean-Jacques* de Rousseau, *Histoire de Gil Blas de Santillane* de Lesage, *Journaux* de Marivaux).

© Éditions Flammarion, Paris, 2010.
ISBN : 978-2-0812-1963-2

PRÉSENTATION

Il n'est guère de saison théâtrale qui ne fasse une place aux comédies de Marivaux, mais sait-on bien encore que le dramaturge est aussi l'auteur de deux romans, *La Vie de Marianne* et *Le Paysan parvenu*, qui comptent parmi les tout premiers chefs-d'œuvre du roman à la première personne ? Le dramaturge a éclipsé le romancier, mais aussi le « journaliste » : alors que la carrière dramatique de Marivaux occupe vingt-six années, de 1720 à 1746, ses contributions aux périodiques du temps et la rédaction de ses « Feuilles » autonomes s'étalent sur près de quarante ans, des premiers articles donnés au *Mercure galant* en 1717, où l'auteur des *Caractères des habitants de Paris* est salué comme le continuateur de La Bruyère, aux séries de *Réflexions* philosophiques publiées dans les années 1750, qui font de Marivaux l'exact contemporain du jeune Jean-Jacques Rousseau. Les suffrages de la postérité sont parfois bien longs à dépouiller : il aura fallu attendre la toute fin des années 1960, et les patients efforts de Frédéric Deloffre et de Michel Gilot [1], pour voir les périodiques de Marivaux arrachés à l'oubli au terme d'une éclipse de près de deux siècles.

En réunissant dès 1728, en deux volumes, une partie de ses périodiques sous le titre du plus populaire d'entre eux

1. Notamment dans leur édition des *Journaux et œuvres diverses*, Classiques Garnier, 1969, réédition Classiques Garnier/Bordas, 1988, envers laquelle nous confessons une dette générale (édition désormais désignée par l'abréviation *JOD*).

– *Le Spectateur français* –, Marivaux se montrait pourtant assez conscient d'instituer un nouveau genre littéraire. Reprenant le texte révisé de cette première édition collective[1], la présente édition en deux tomes cherche en quelque sorte à redonner au public « l'esprit d'une forme » (Michel Gilot), en reclassant ses titres. Alors que ce premier tome, centré sur *Le Spectateur français*, fait la part belle à l'imagination fictionnelle et à la conjonction entre rédaction périodique et formes épistolaires, *L'Indigent philosophe* et *Le Cabinet du philosophe* prennent place dans le second tome aux côtés de textes plus « philosophiques » comme les *Pensées sur la clarté et le sublime*.

Naissance du public

Qu'appelle-t-on « journalisme » dans les premières années du XVIIIe siècle ? Le journal au sens que nous donnons aujourd'hui à ce terme, comme organe d'information et publication périodique traitant notamment de l'actualité politique, n'apparaît en France que dans le dernier tiers du siècle, et c'est avec la fin de la censure, votée par l'Assemblée en août 1789, qu'il connaît son véritable essor. Il existe toutefois depuis le milieu du XVIIe siècle une importante presse périodique diffusée essentiellement sur abonnement, qui tient à la fois de la revue littéraire, de la simple « gazette » mondaine et du magazine spécialisé : *Le Mercure galant*, fondé en 1672 par Donneau de Visé et devenu mensuel dès 1678, renseigne le public sur les événements notables de la cour et de la ville, en faisant une large place à la chronique mondaine des naissances, mariages, décès et nominations, mais aussi à l'actualité littéraire – parutions, créations théâtrales, querelles et débats ; il joue encore un rôle de

1. Voir ci-après la Note sur l'édition, p. 44.

Extrait de la publication

« librairie » en agrémentant ses pages de pièces inédites : vers, énigmes et « jeux » verbaux, chansons avec leur musique, anecdotes, mais aussi dissertations savantes, relations politiques, militaires et diplomatiques. Moins mondain, le *Journal des savants*, fondé en 1665 à l'instigation de Colbert et racheté par l'État pour la période 1701-1714, s'intéresse non seulement aux sciences – les théories nouvelles comme les découvertes pratiques – mais « à tout ce qui se passe de mémorable dans la République des Lettres » : comptes rendus, notices et nécrologies. Ces deux titres principaux, dont la périodicité est souvent capricieuse, publient en outre des suppléments mensuels ou trimestriels nommés *Extraordinaires*, pour accueillir toujours davantage de textes inédits, parfois alors sans vocation informative. Les périodiques s'engagent volontiers dans les débats du temps, qu'ils soient esthétiques – ainsi du *Mercure galant* en faveur des Modernes dans la « Querelle d'Homère » (1714-1715) à laquelle *Le Spectateur français* fait plus d'une fois écho – ou religieux, le *Journal de Trévoux* constituant depuis 1701 l'organe des jésuites, et les *Nouvelles ecclésiastiques* celui des jansénistes. Les gazettes (« petit[s] imprimé[s] qu'on débite toutes les semaines, qui contien[nen]t des nouvelles de toutes sortes de pays », selon la définition de Furetière) font une part à une actualité plus lointaine, que nous dirions internationale, sous la forme de « relations » de voyages : très prisées du public, elles ne sont pas sans influence sur les fictions du premier XVIIIe siècle. D'autres journaux encore – au sens restreint que donne Furetière à ce terme (« relation de ce qui se trouve de nouveau dans les sciences, des livres qu'on a imprimés ») –, souvent nommés *Bibliothèques* et imprimés à l'étranger pour garantir leur indépendance (ainsi la *Bibliothèque Belgique*, qui suit le modèle des *Nouvelles de la République des Lettres*, périodique fondé par le philosophe Pierre Bayle), offrent à un lectorat parfois éloigné

des librairies, ou impatient des « nouveautés », des résumés et extraits des ouvrages tout juste parus ou à paraître, accompagnés le cas échéant de discussions critiques. On peut au demeurant dater de la décennie 1670 les vrais débuts d'une critique littéraire émancipée de la tutelle des « doctes » et des savants, et mieux encore l'émergence d'une nouvelle idée du « public » – un public débordant les seuls cercles lettrés, moins érudit donc, mais aussi plus jeune, en partie féminin, attentif à l'immédiate actualité et pour lequel la littérature est affaire de goût et d'échanges sociaux plutôt que de savoir. Quand la Querelle du *Cid*, soumise pour finir à l'arbitrage de la toute jeune Académie française, était en 1637 restée l'affaire des seuls dramaturges et lettrés parisiens, l'intervention du *Mercure* donne à la Querelle de *La Princesse de Clèves* (1678) l'allure d'un véritable débat public occupant plusieurs livraisons du périodique : une « consultation » où les lecteurs sont invités à se prononcer, anonymement et souvent sous forme collective, sur la valeur de « l'aveu » de la Princesse à son mari[1]. La critique par Marivaux de la tragédie *Iñès de Castro* de Houdar de La Motte (Feuille XX, p. 211) s'inscrit dans cette pratique nouvelle de l'écriture journalistique, en prise directe sur les salons mondains qui fleurissent sous la Régence : « M. de La Motte avec tout son mérite et sa réputation » n'en impose pas au Spectateur français, qui se veut un juge sans préjugé. La pièce étant pour lui un « simple sujet d'observation », il ne procède pas à un examen érudit mais se réfère avant tout à ses impressions naturelles et à son jugement sur le déroulement de l'intrigue.

1. Sur cette évolution du public, voir l'ouvrage de H. Merlin, *Public et littérature en France au XVIIe siècle*, Les Belles Lettres, 1994 ; le livre de M. Laugaa, *Lectures de Mme de Lafayette*, Armand Colin, 1971 ; et les notices de l'anthologie des *Nouvelles galantes du XVIIe siècle*, éd. M. Escola, GF-Flammarion, 2004.

Extrait de la publication

L'école du Spectator

Marivaux a pu également s'inspirer d'une autre forme de presse née en Angleterre. De mars 1711 à décembre 1712[1], Richard Steele et Joseph Addison font paraître à raison de six Feuilles par semaine leur *Spectator* londonien. La principale innovation tient dans l'attribution du texte à une instance d'énonciation déterminée : un spectateur anonyme parlant en son nom propre, qui livre dans la première Feuille un bref aperçu sur son « histoire » personnelle, en esquissant donc une sorte d'autobiographie. Ce personnage taciturne qui a « la réputation d'un homme bizarre » se caractérise par un étrange appétit de culture et de savoir sans objet fixe : faits divers, points d'érudition, engouements littéraires. Le sujet déploie toute son activité mentale dans l'observation empathique de ses semblables, dans une sorte d'écoute silencieuse des mœurs et des modes de ses contemporains, assis au café en fumant une pipe (sa position favorite) : « Je vis ainsi dans le monde, plutôt comme un spectateur du genre humain, que comme un individu de la même espèce ; de sorte que je suis devenu par là un politique, un soldat, un marchand et un artisan, du moins pour la théorie, sans m'être mêlé jusqu'ici de la pratique[2]. » La narration du « spectateur » s'apparente ainsi à une sismographie des phénomènes sociaux. Cette attitude critique passablement désabusée sera semblablement cultivée par le Spectateur français.

La seconde originalité du périodique anglais réside dans le contrat passé sous le sceau de la fiction avec le public : le spectateur s'offre à accueillir dans ses Feuilles les « lettres reçues » *via* un « bureau d'adresse ». Or ces missives sont généralement inventées, et dialoguent à

1. Puis de juin à décembre 1714.
2. *The Spectator*, traduit sous le titre *Le Spectateur ou le Socrate moderne*, Papillon, 1716, 1er discours, p. 3-5.

Extrait de la publication

l'occasion avec des lecteurs tout aussi fictifs. Le périodique ainsi conçu ne donne donc pas la première place à l'actualité et ne cherche guère à informer : s'il peut encore accueillir des discussions critiques sur telle ou telle parution, il privilégie la diversité des observations morales, les « choses vues » et la description des comportements contemporains, en refusant toute ambition systématique. Le recours à la première personne et la singularité du regard mis en œuvre constituent une alternative à la fois à l'impersonnalité affichée par les autres organes de presse et, s'agissant de considérations morales, à l'autorité du traité dogmatique. Dans la dixième livraison du *Spectator*, Addison laisse le narrateur revendiquer explicitement ce souci d'une philosophie morale à la fois laïcisée et « socialisée » : « On a dit de Socrate qu'il avait ramené la philosophie du ciel pour la loger parmi les hommes, et j'ai l'ambition que l'on dise de moi que j'ai sorti la philosophie des cabinets et des bibliothèques, des écoles et des collèges, pour l'installer dans les clubs et les assemblées, autour des tables à thé et dans les cafés [1]. »

Le succès du *Spectator* est tel qu'il est imité avant même d'être traduit dans cette capitale de la presse européenne et de l'exil protestant qu'est alors Amsterdam : dès 1711, Juste Van Effen donne un *Misanthrope* qui connaît quatre-vingt-sept livraisons, et Gueudeville un *Censeur ou Caractères des mœurs* (1714), alors qu'il faut attendre 1715 en Hollande, et 1716 à Paris, pour prendre

1. « It was said of Socrates, that he brought Philosophy down from Heaven, to inhabit among Men ; and I shall be ambitious to have it said to me, that I have brought Philosophy out of Closets and Libraries, Schools and Colleges, to dwell in Clubs and Assemblies, at Tea-Tables and in Coffee-Houses » (éd. G. Smith, Londres, Dent, 1969, vol. 1, p. 31-32, trad. J.-P. Sermain, in J.-P. Sermain et C. Wioquet, *Journaux de Marivaux*, Atlante, 2001, p. 34). Même si elle ne figure pas dans l'édition française, cette déclaration justifie le sous-titre *Le Socrate moderne* choisi par les traducteurs en 1716.

Extrait de la publication

connaissance du périodique londonien sous le titre *Le Spectateur ou le Socrate moderne*. Jusqu'à la Révolution française, ce sont près d'un millier de journaux qui, tant en France qu'en Hollande ou en Angleterre, prendront ainsi un titre impliquant un narrateur imaginaire : *Spectateur*, *Misanthrope*, *Censeur*, *Mentor*, *Glaneur* ou encore *Observateur* [1].

En France, cette mode des « spectateurs » devait rencontrer très vite une tradition plus ancienne : celle des « moralistes » à la façon de La Bruyère, d'un discours moral prétendant à l'inventaire des « mœurs du siècle », selon le sous-titre donné dès 1688 aux *Caractères*. Un auteur comme Bordelon, imitateur avoué de La Bruyère, pouvait certes faire paraître, par livraisons échelonnées à partir de 1712, une série de *Diversités curieuses* : il ne s'agissait pas là d'un périodique *stricto sensu*, mais d'une façon de sonder le public avant de donner l'ensemble du recueil, et le polygraphe ne rompait guère avec la forme relativement impersonnelle qui était celle des réflexions morales ou « remarques » de La Bruyère. Il semble bien que Marivaux ait été le premier à mesurer les possibilités de renouvellement offertes au discours moral par la parution périodique du « journal » et par l'adoption d'une instance d'énonciation fictive. La Feuille XII du *Spectateur français* rendra hommage, en décembre 1722, au prédécesseur ou « confrère » anglais, non sans malice toutefois, puisque Marivaux plagie au passage une formule de La Bruyère : « [...] mon Confrère [l'auteur du *Spectator*] vaut mieux que moi, puisqu'il pense mieux, et qu'il est venu le premier » (p. 138) [2].

1. Chiffres détaillés par M. Gilot et J. Sgard, dans « Le journaliste masqué, personnages et formes personnelles », in *Le Journalisme d'Ancien Régime*, Presses universitaires de Lyon, « Publication du Centre d'études du XVIIIe siècle », 1982.

2. « Horace ou Despréaux l'a dit avant vous. – Je le crois sur votre parole ; mais je l'ai dit comme mien. Ne puis-je pas penser après eux une chose vraie, et que d'autres encore penseront après moi ? » (*Les Caractères*, chap. I, « Des ouvrages de l'esprit », § 69).

Extrait de la publication

L'engagement du spectateur

Pour Marivaux, les articles puis la publication de ses propres périodiques sont l'occasion de confirmer son engagement idéologique en faveur des Modernes, choix opéré dès ses romans de jeunesse (*Les Effets surprenants de la sympathie* ou *La Voiture embourbée*, 1713) et son *Iliade travestie* (1716), première œuvre signée du nom de Marivaux[1]. De 1717 à 1720, il collabore au *Nouveau Mercure*, organe des jeunes Modernes, dans lequel il publie trois séries d'articles. Sous forme épistolaire d'abord, avec des *Lettres sur les habitants de Paris* (1717-1718) qui mêlent description des réalités quotidiennes et réflexions morales directement suggérées par ces observations ; très vite reconnues comme une continuation des *Caractères* de La Bruyère, au point de se trouver régulièrement désignées comme *Caractères des habitants de Paris* – c'est le titre qu'elles porteront d'ailleurs dans l'édition collective de 1728 –, elles font de leur auteur le « Théophraste moderne » (p. 309).

En 1719, Marivaux livre au même périodique des *Pensées sur différents sujets*, qui rompent avec l'ambition descriptive au profit d'une réflexion plus philosophique sur les notions esthétiques – la « clarté du discours », le « sublime » – alors au cœur de la « Querelle homérique » entre les Anciens et les Modernes. De novembre 1719 à avril 1720 paraissent encore en cinq livraisons les *Lettres contenant une aventure*, rapportant les entretiens de deux dames, qui donnent matière à un petit roman laissé inachevé.

Marivaux a fort bien compris que cette Querelle des Anciens et des Modernes qui occupe tant les « beaux esprits » de la capitale dépassait la seule question de

1. Marivaux fut qualifié de « héros du parti moderne » par le rédacteur des *Mémoires historiques et critiques* (compte rendu des premières Feuilles du *Spectateur*, 1722, reproduit dans *JOD*, p. 686).

Extrait de la publication

l'admiration d'une Antiquité tenue par Perrault en 1687 pour « vénérable » mais non pour « adorable »[1]. Les enjeux de la Querelle portent bien plutôt sur la notion nouvelle de « modernité » en littérature, sur la conception de l'Histoire, et sur l'idée de progrès dans les belles-lettres qui traverse le siècle depuis Fontenelle jusqu'à *De la littérature* de Mme de Staël (1800)[2]. Les Modernes (Perrault, Fontenelle, Houdar de La Motte) rompent avec le dogme de l'imitation et prônent l'invention de formes littéraires neuves, inscrites dans une pratique mondaine de la langue. Leurs genres d'élection ne sont pas la tragédie et l'épopée mais les « petits genres » comme la comédie, le conte, le roman, les lettres, les dialogues. Les pages de critique littéraire du *Spectateur français* seront ainsi consacrées prioritairement aux productions des Modernes : *Romulus* et *Iñès* de Houdar de La Motte (Feuilles III et XX), ou encore un bref compte rendu des *Lettres persanes* de Montesquieu (Feuille VIII), qui précède immédiatement la première insertion d'une « lettre » dans le périodique[3].

Marivaux a adopté très tôt le modernisme de Fontenelle, son grand modèle de pensée et d'écriture. En témoigne l'un de ses tout premiers articles, « Sur la pensée

1. Charles Perrault, « Poème sur le siècle de Louis le Grand » : lu à l'Académie française en 1687, il déclencha les hostilités de Boileau, chef de file des Anciens. Le poème est reproduit dans *La Querelle des Anciens et des Modernes* (anthologie de A.-M. Lecoq et J.-R. Armogathe, Gallimard, « Folio », 2001, p. 257-273).

2. À la toute fin du XVIIe siècle, l'adjectif *moderne* quitte son sens classique de « contemporain » pour désigner une époque historique spécifique et une nouvelle idéologie des belles-lettres, commençant avec la Renaissance et englobant le présent et l'avenir. On lira sur cette question l'article « Anciens et des Modernes (querelle des) » de J. Schlobach dans le *Dictionnaire européen des Lumières* (PUF, 1997, p. 75-79), et, sur l'ouvrage de Mme de Staël, la présentation de G. Gengembre et J. Goldzink (*De la littérature*, GF-Flammarion, 1991, p. 7-47).

3. Les trois « lettres reçues d'une demoiselle » (Feuilles IX à XI) forment au demeurant une sorte de roman épistolaire en miniature.

Extrait de la publication

sublime » (1719), où il se démarque du *Traité du sublime* de Boileau : à l'exigence de grandeur et d'admiration qui obsède les Anciens, il oppose une approche plus empathique du sublime, privilégiant l'esprit de finesse et la sensibilité de l'homme de génie, plutôt que les « efforts de l'esprit auteur » pour s'élever au sublime – effort toujours vain s'il doit donner à « voir la *mécanique* de son ouvrage [1] ». Le bon écrivain selon Marivaux est doté d'une vive imagination qui le rend apte à saisir les nuances du sentiment, et d'un esprit suffisamment inventif pour en donner une traduction exacte dans sa langue.

Telles sont les questions qu'il affronte au cours des années 1720, lorsqu'il se voit accusé de « préciosité ». L'attaque est d'abord portée par Desfontaines, qui publie en 1726 un *Dictionnaire néologique* augmenté d'un *Éloge historique de Pantalon Phœbus* citant abondamment *Le Spectateur français* ; Marivaux y est traité dès la Préface de « bel esprit » féru de néologismes [2] :

> Sans créer des mots, et sans se faire une nouvelle syntaxe, il est un art de se mettre à l'aise en écrivant, et d'enrichir même la langue sans aucun frais. Séparez des mots que votre oreille prévenue croit devoir être nécessairement unis, et unissez-en d'autres qui n'ont point coutume de se voir ensemble […]. Notre langue peut s'enrichir à l'infini sous la plume délicate d'un bel esprit […]. Un mot ne s'étonnera plus d'un autre mot, quand une fois l'auteur leur aura fait faire connaissance. D'ailleurs, qu'ils soient étonnés ou non, il

1. *Journaux*, t. II, éd. citée.

2. Voir *JOD*, p. 691 et 701-702 ; et la thèse de F. Deloffre, *Une préciosité nouvelle. Marivaux et le marivaudage. Étude de langue et de style*, Les Belles Lettres, 1955 ; 3e éd. Genève, Slatkine, 1993. Esprit fielleux et caustique, Desfontaines multiplie avec acharnement les attaques contre le style de Marivaux dans les années 1730 (trois articles paraissent en 1734 encore dans *Le Pour et Contre*). Crébillon fils prend le relais en parodiant le style de Marivaux dans son conte oriental *Tanzaï* et *Néadarné* (1734). Voir *Le Paysan parvenu*, éd. É. Leborgne, GF-Flammarion, 2010, annexes, p. 335.

n'importe, pourvu qu'ils composent un beau sens, et qu'ils forment une image saisissante.

Dans le détail des entrées de ce *Dictionnaire néologique*, l'auteur du *Spectateur français* est régulièrement pris à partie ou pastiché ; ainsi, à l'article « Phrase » :

> Pour l'ordinaire, il ne faut qu'un petit travail mécanique dans la *phrase* pour mettre de la délicatesse et de la finesse dans une pensée simple et commune. Si j'avais dit par exemple « Le bonheur des amants consiste dans leurs désirs », je me hâterais aussitôt de tourner et de retourner cette phrase, jusqu'à ce que j'eusse trouvé celle-ci : « Les biens ne sont qu'en désirs dans les cœurs des amants. » Tu remarqueras, mon cher lecteur, l'art qu'il y a d'avoir changé le mot de *bonheur* en celui de *biens* (etc.) [1].

Marivaux se défend en revendiquant le droit de « saisir le langage de la conversation et la tournure des idées familières et variées qui y viennent [2] ». Si ce langage apparaît singulier, explique-t-il, c'est qu'il est pris directement de la nature et non de l'esprit d'un auteur. Marivaux élit un usage mondain de la langue n'excluant ni le plaisir ni la finesse du discours. En engageant ce débat linguistique sur la liberté du créateur littéraire, il élève le niveau de la polémique et se place, à l'instar de Fontenelle, au-dessus des querelles de partis dont il blâme les « petitesses » dans *Le Spectateur français* (Feuille VIII, p. 107). Plus tard, dans *Le Cabinet du philosophe* (1734), il déclare qu'il est vain d'attaquer le style d'un auteur ou de le taxer de préciosité : c'est la *qualité* de ses pensées qui importe, et celui qui pense finement disposera les mots de sa langue dans un ordre inhabituel

1. Cité par M. Gilot dans *Les Journaux de Marivaux. Itinéraire moral et accomplissement esthétique*, Lille, Atelier de reproduction des thèses, 1974, t. I, p. 667-668.

2. Avertissement des *Serments indiscrets* (1732), in *Théâtre complet*, éd. F. Deloffre et F. Rubellin, Le Livre de poche, « La Pochothèque », 2000, p. 1067.

Extrait de la publication

ou surprenant à première lecture, mais qui sera compris et accepté par ceux qui sont familiers du « style des conversations[1] ». Qu'on en juge par la fortune de ces syntagmes du *Spectateur français*, alors néologiques : « tomber amoureux », forgé sur le modèle de « tomber malade » (Feuille XIX)[2], ou « bouleverser les traits d'un visage » (Feuille XIX)…

Le succès rencontré par les premiers articles et la difficulté à se plier aux impératifs éditoriaux du *Mercure* (longueur très inégale des « tranches », date de parution soumise aux aléas de l'actualité) décident Marivaux à s'émanciper de cet organe de presse. Soucieux d'inventer une forme dont il soit seul responsable, il profite de la mode initiée par la traduction du *Spectator* anglais pour lancer en 1721 son propre *Spectateur*, entreprise commerciale hardie pour cet actionnaire malheureux ruiné par la banqueroute de Law. Marivaux obtient auprès des autorités un « privilège » (droit d'exclusivité) de cinq ans et s'associe à des « libraires » réputés – Guillaume Cavelier père et fils, les éditeurs du *Mercure*[3]. Si l'Avis au lecteur placé en tête du premier numéro (p. 53) promet au public une « Feuille » par semaine, la livraison suivante annonce une parution bimensuelle (p. 60), mais la périodicité restera le plus souvent mensuelle et assez capricieuse, avec de notables interruptions[4]. Ce périodique d'un nouveau genre connaîtra au total vingt-cinq livraisons échelonnées jusqu'en août 1724, la dernière laissant inachevée la confession d'un « inconnu ».

1. *Le Cabinet du philosophe*, Feuille VI, in *Journaux*, t. II, éd. citée.

2. « L'amour est par cette expression présenté comme une apoplexie agréable », raille Desfontaines (*Dictionnaire néologique*, cité par F. Deloffre in *JOD*, p. 614).

3. Rappelons que le terme *libraire* recouvre à l'époque trois fonctions : imprimeur, vendeur et distributeur.

4. *Le Spectateur français* s'interrompt entre avril et août 1722, entre janvier et mars 1723, entre août et octobre de la même année, et encore entre janvier et juillet 1724.

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01EHPN000238.N001
Dépôt légal : Janvier 2010

Extrait de la publication